

Mettre en scène l'écriture

Michel-E. Clément, *Ulysse de Champlemer*, Montréal, Triptyque, 1997, 156 p.

Annie Molin Vasseur, *Zéro un*, Montréal, l'Hexagone, 1997, 206 p.

Brigitte Purkhardt, *Lovendrinc*, Montréal, Québec/Amérique, 1997, 336 p.

Geneviève Forest

Numéro 88, hiver 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39276ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Forest, G. (1997). Compte rendu de [Mettre en scène l'écriture / Michel-E. Clément, *Ulysse de Champlemer*, Montréal, Triptyque, 1997, 156 p. / Annie Molin Vasseur, *Zéro un*, Montréal, l'Hexagone, 1997, 206 p. / Brigitte Purkhardt, *Lovendrinc*, Montréal, Québec/Amérique, 1997, 336 p.] *Lettres québécoises*, (88), 22-23.

Michel-E. Clément, *Ulysse de Champlemer*, Montréal, Triptyque, 1997, 156 p., 18 \$.
Annie Molin Vasseur, *Zéro un*, Montréal, l'Hexagone, 1997, 206 p., 19,95 \$.
Brigitte Purkhardt, *Lovendrin*, Montréal, Québec/Amérique, 1997, 336 p., 21,95 \$.



Mettre en scène l'écriture

Est-ce narcissisme, facilité ou manque d'inspiration ? Toujours est-il que les auteurs d'un premier ou d'un deuxième roman semblent éprouver le besoin irrésistible de parler d'écriture.

ROMAN
Geneviève Forest

DANS *LOVENDRINC*, une certaine Barbara écrit l'histoire d'une femme née en Pologne dans les années quarante. L'héroïne de *Zéro un* est une écrivaine de cinquante-neuf ans atteinte de la maladie d'Alzheimer. Quant à Ulysse de Champlemer, de son vrai nom Didier Daudelin, c'est un banlieusard frustré pour qui l'écriture deviendra une expérience cathartique. Décidément, le thème quelque peu éculé du « roman dans le roman » est bien vivace ; toutefois, son utilisation semble ici tenir d'une certaine facilité.

Petite vie de banlieue

Michel-E. Clément a publié, en 1970, *Confidences d'une prune*. Il fait ensuite carrière à la Société Radio-Canada comme monteur de films, chercheur et « scripteur ». *Ulysse de Champlemer* est donc un deuxième roman tardif, qui a des allures de première œuvre.

Et des allures, aussi, de caricature. À preuve, la première phrase du roman :

*En quel bonheur, une bougie sur mon bon pâté chinois ? Nos quinze ans de calvaire conjugal ? Ton horloge retarde de six mois, Bedon-
maison !*

Ce « calvaire conjugal », Didier alias Ulysse alias — à cause du pâté chinois de sa chère épouse —

Bedon-maison en récapitulera, dans un manuscrit salvateur, les principales étapes. Fille unique de riches parvenus (le père grimpa de Saint-Henri à Westmount après avoir gagné « le fabuleux gros lot du *Golden Rush* » à Las Vegas), amoureuse d'Ulysse depuis qu'elle avait lu *L'Odyssée*, Mimose Souci — quel nom ! — avait « la vingtaine bien roulée » lorsqu'elle rencontra Didier, alors joueur de football et videur de bar. Coup de foudre, mariage, enfant, installation à Champlemer, lointaine banlieue de Montréal. À sa fille, le père millionnaire ne donna pas un sou, mais il utilisa ses contacts pour procurer à Didier un emploi à la bibliothèque de Montréal. Lui et Mimose forment cependant un couple des plus mal assortis, et chacun s'ingénie à infliger à l'autre des montagnes de vexations. Belle famille, dont Michel-E. Clément relate les hauts, et surtout les bas, sur ce ton humoristique et grinçant qu'on rencontre désormais si souvent.

C'est sans doute par atavisme que Mimose-Pénélope et Didier-Ulysse restent ensemble. Peut-être aussi éprouvent-ils un plaisir masochiste à se déchirer sous l'œil torve de leur fille. Il reste qu'un jour le narrateur redevient le matamore de jadis, histoire de trouver le déclic qui lui per-

mettra de réagir à cette crise conjugale, familiale et personnelle qu'il traverse. Pour notre homme, le salut réside dans l'écriture...

De cette histoire plutôt facile et convenue, on retiendra le style sarcastique, bien qu'à cet égard l'auteur ait tendance à en faire un peu trop. La psychologie des personnages eût par contre mérité plus d'attention. Aussi *Ulysse de Champlemer* s'avère-t-il un roman distrayant qui ne porte guère à conséquence.

L'héritier de DAC 7

C'est à l'écriture et à la mémoire mises en rapport avec l'ordinateur — l'objet, pour ne pas dire le personnage obligé d'un nombre croissant de fictions — que s'intéresse *Zéro un*. Roman à caractère autobiographique ? Aneline Verse, son héroïne, est en tout cas, comme Annie Molin Vasseur, une écrivaine française de cinquante-neuf ans.

À son ordinateur baptisé DAC 7, Aneline Verse confie l'histoire de sa vie. Réminiscences le plus souvent douloureuses, ponctuées d'évocations obsédantes. Le premier traumatisme sera causé, pendant la guerre, par le départ du père pour l'Allemagne ; départ qui la laisse, elle et son jeune frère (l'enfant préféré), entre les mains d'une mère aigrie et cruelle. Elle bat sa fille, et l'oblige au silence.

À chacune sa logique. Toute sa vie, la sienne sera de me faire taire. La plus grande des punitions consistait à ne pas m'adresser la parole pendant quinze jours, quand elle me jugeait fautive, et que les coups de martinet infligés lui semblaient insuffisants : lanières, bois.

Mais Aneline s'imposera d'elle-même le silence quand le père entrera dans sa chambre...

L'enfance volée (par la mère), l'adolescence violée (par l'inceste), les amours difficiles, l'anorexie — la narratrice, qui veut « dégraisser [sa] vie », se pèse à une fréquence malade —, un divorce qui la prive de ses jeunes enfants... : tout est enregistré dans la mémoire de cet ordinateur dont héritera Christophe, le petit-fils d'Aneline, lorsque celle-ci sera atteinte de la maladie d'Alzheimer. Ces passages, que le lecteur découvre en même temps que Christophe, sont forcément poignants. Mais le témoignage d'Aneline, sa parole recouvrée, qui ressortissent à une certaine littérature féminine — une littérature fondée sur le témoignage, l'introspection, le besoin de dire —, ont quelque chose de déjà lu. Il en est de même de cette relation qui s'installe entre Aneline et Thérèse Duvois, elle aussi écrivaine et peut-être



alter ego, et dont les œuvres respectives ne sont pas sans présenter des analogies. L'apport de ce DAC 7, enfin, paraît plutôt artificiel.

Roman cathartique que *Zéro un* ? On dirait bien. Mais c'est aussi un roman prometteur, dont les maladroites sont largement compensées par une belle qualité d'écriture et une évidente sensibilité, que nous livre ici la cofondatrice de *Etc. Montréal*.

Théâtre amoureux

Avec *Lovendrinc*, Brigitte Purkhardt, professeure de littérature au collège Édouard-Montpetit et critique de théâtre, fait également ses premières armes en fiction.

Qu'est-ce que ce mystérieux « lovendrinc » ? Rien d'autre qu'un « boire amoureux » — qu'un *loving drink* — dont M^{me} Purkhardt, écrivaine férue de contes et légendes, s'amusera à dire qu'il tire son origine du Moyen-Âge. Le néologisme de l'auteure est plus ou moins astucieux, mais le récit prétend à davantage de subtilité.

L'héroïne de cette histoire fondée sur le désir et l'exultation charnelle s'appelle Iseult. À celle-ci, Brigitte Purkhardt a prêté plusieurs de ses propres traits : ses origines polonaises et son passé d'immigrante, pour commencer, mais aussi sa passion pour le théâtre, les mythes et les légendes. C'est d'ailleurs à une réécriture moderne de la *légende de Tristan et Iseult* que nous convie *Lovendrinc*.

Dans les récits médiévaux, Tristan et Iseult la blonde, mariés chacun de leur côté — Iseult aux blanches mains est l'épouse du premier ; le tendre et généreux Marc, roi de Cornouailles, est l'époux de la seconde —, sont victimes d'un philtre d'amour et dès lors unis par un

désir coupable, et fatal. Le trio se reconstruit dans *Lovendrinc* : Iseult aime Paul, son époux médecin sensiblement plus âgé qu'elle, mais se prend de passion pour Mortimer, le fils de Paul. Ils boiront le lovendrinc : « Un boire amoureux. Un philtre qui n'a d'effet que sur les êtres déjà liés par le destin. Et dont seules les femmes détiennent le secret... »

De la même histoire, le roman proposera ensuite un deuxième point de vue. Iseult est toujours la compagne de Paul, qui cette fois termine ses études de médecine, et rencontre par hasard un Mortimer doté d'une identité complètement différente. Ce sera la passion, encore, folle et insouvenable. Ce texte dédoublé, on le doit à Barbara, la narratrice, qui a écrit deux versions de *Lovendrinc*, et s'avoue incapable de trancher, voire de conclure, d'envoyer les amants à la mort comme l'exige leur destin.

Dans ce roman ambitieux où s'enchevêtrent présent, souvenirs (de la Deuxième Guerre mondiale, notamment), fantômes, mythes et imaginaire, le personnage de Barbara est introduit avec une certaine maladresse. Pour tout dire, les affres et les commentaires de l'écrivaine sont parfois de trop. Intéresse davantage le réseau complexe de références et de signifiants que Brigitte Purkhardt établit ici, bien que la complexité finisse par ressembler à de la confusion. Dans *Lovendrinc* sont convoqués le théâtre, la littérature — d'*Histoire d'O* à Marcel Proust —, la question nationale (québécoise), le monde des légendes — jusqu'à celle du Diable beau danseur, dont il existe des centaines de versions au Québec —, l'Histoire, l'art... Il semble en somme que M^{me} Purkhardt ait voulu faire part de tout ce qui la captive ou la préoccupe. Un propos mieux circonscrit eût davantage servi un texte qui n'est pas dépourvu de style et de riches idées, loin s'en faut, mais n'est pas non plus sans comporter des longueurs inutiles.

25 ans d'édition en Acadie

Roman



L'Antichambre

Gracia Couturier

Au moment même où elle aborde le projet d'avoir un enfant, Marianne, une femme d'affaires de 35 ans, se retrouve face à l'incontournable : un cancer. *L'antichambre*, un roman puissant, le tracé d'un destin où s'entrelacent la tendresse, le doute et l'espoir.

2-7600-0337-X, 136 p., 16,95 \$

Théâtre



Le Pont

Michel Lee

Du haut d'un pont, Fred regarde le gouffre à ses pieds. Un passant pressé tente de le raisonner. Un duel verbal intense s'ensuit. Plus qu'un texte dramatique sur le suicide, *Le Pont* est la rencontre de deux êtres aux prises avec un mal de vivre.

2-7600-0350-7, 52 p., 9,95 \$

Éditions d'Acadie